

NOIR ET BLANC

Si au lieu d'une figure vous mettez l'ombre seulement d'un personnage, c'est un point de départ original, dont vous avez calculé l'étrangeté.

Gauguin à Emile Bernard, 1888-1891, Pierre Cailler, Genève, 1954.

Tous excellent à donner un contrepoint de chair, de vie, au fantôme qui occupe le centre du récit, et qui transforme la vision du monde autour de lui.

Critique du film « L'Adversaire » de Nicole Garcia par Aurélien Férenczi, Télérama n°2746.

L'ombre représente la somme des domaines du réel que l'homme ne veut pas voir ni reconnaître en lui-même et qui lui sont, de ce fait, non connus donc inconscients. L'ombre représente le plus grand danger pour l'être humain car il ignore son existence, il ne la connaît pas. C'est l'ombre qui fait que nos désirs et nos aspirations ainsi que le résultat de nos efforts se manifestent finalement dans le sens contraire de ce que nous attendions. Les manifestations de l'ombre sont projetées par l'homme sur le monde extérieur où elles prennent la forme du « mal ». Cette projection lui évite de voir que la source de ce mal est en lui, ce qui l'effraierait trop. Tout ce que l'homme ne veut pas, ne supporte pas, n'aime pas incarne son ombre, elle est la somme de tout ses refus.

Thorwald Dethlefsen, Rüdiger Dahlke : Un chemin vers la santé, ed° Randin-Aigne, 1990, Suisse.

Partir...

Mais pour où et pourquoi ?

L'obscurité devenait dense, presque palpable autour de moi, enveloppant les objets familiers jusqu'à les rendre inquiétants, méconnaissables, étranges.

Mes repères n'étaient plus !

A plusieurs reprises je tentais de prendre appui sur quelques coins familiers de ce lieu qu'était mon bureau et toujours j'étais repoussé.

Un glissement s'opérait qui m'éloignait des choses, les tenait à distance et me laissait désemparé, incapable de franchir l'espace qui m'en séparait.

Était-il possible que le désarroi pût à ce point déteindre et affecter la surface du monde jusqu'à en modifier la perception ?

Créer une sorte d'harmonie de teintes tristes sans espoir de rédemption ?

Il fallait que je sorte de cette pièce qui ne me reconnaissait plus et de cet état d'angoisse qui, petit à petit me submergeait, me laissant sans force et sans volonté. Trouver juste de quoi poser le pied sur un bout de terre ferme, quelque chose de concret qui puisse servir de point de départ.

Mais comment s'y prendre ? Comment mettre de l'ordre lorsque la peur vous envahit par vagues successives chacune plus puissante que la précédente et vous laisse brisé ?

Il y avait pourtant bien une origine à tout cela. Un premier fait autour duquel s'étaient enroulés les autres avec une logique que je ne pouvais que constater désormais, imprévisible alors et peut être encore aujourd'hui.

A quelles fins ?

Me serait il encore donné d'infléchir la trajectoire amorcée ? Pourrais-je en interrompre le mouvement ?

Et si l'origine était en moi ?

Tout a commencé il y a à peu près deux ans.

La journée s'annonçait claire, riche de son lot de plaisirs et de contraintes quotidiens, rien ne laissait présager que je puisse un jour la distinguer de milliers d'autres presque semblables.

J'étais sorti tôt le matin pour profiter de ces heures où la ville endormie encore mais proche du réveil, semble étonnamment dispose, comme à portée de main. Je me promenais dans les rues à l'écoute des bruits derrière les fenêtres closes, attentif aux mouvements qui peu nombreux prenaient une importance particulière et semblaient plus accomplis, extraits de leur gangue coutumière.

C'est cette attention accrue qui me fit prendre conscience, au détour d'une rue, d'un changement.

Je ne saurais dire ce qui se passait mais quelque chose avait déclenché en moi un sentiment de malaise et il me fallut un moment pour en isoler la cause.

C'était comme si un nuage voilait partiellement le soleil mettant en mouvement les ombres sur la terre sauf qu'à cette heure là le soleil n'était pas encore levé et le ciel s'annonçait serein.

Le premier déplacement se produisit à ma droite, les souvenirs sont nets dans mon esprit. Il était à peine perceptible mais une fois repéré, obsédant.

C'était une ombre sans objet, étrangement autonome. Une portion d'espace plus sombre aux contours précis mais changeants. Il était difficile d'imaginer à quoi elle pouvait bien appartenir, le corps qui la projetait étant absent.

Je la suivis du regard un moment jusqu'à ce qu'elle disparaisse au détour d'une maison. J'étais suffisamment intrigué et sans obligation précise pour ne pas en rester là. Je me dirigeais dans sa direction. Une fois la maison dépassée, je me trouvais dans une impasse tant au propre qu'au figuré puisque la rue s'achevait en cul de sac et de l'ombre point de trace.

Après être resté là un moment, à attendre et observer les façades qui ne révélaient rien de particulier, je repris le chemin en sens inverse, non sans avoir relevé le nom de la rue : rue de l'iguane.

J'étais vaguement excité, avec le sentiment d'avoir vécu quelque chose d'extraordinaire parce qu'inexplicable et en même temps si peu spectaculaire, tellement infime que j'en venais à douter de sa réalité.

Plutôt que balayer tout ceci de mon esprit en bon cartésien, je choisis de prolonger en moi l'attrait du doute face à ce que je ne comprenais pas et décidais de ne pas le remettre en question : cela avait bien eût lieu !

Le désœuvrement induisit probablement ce choix.

Je repris pendant quelques jours ma promenade quotidienne sans que rien ne se passe. Mes sens aux aguets finirent par s'assoupir et l'événement incongru par s'estomper dans ma tête, lorsqu'il se reproduisit.

Les circonstances et le contexte qui avaient présidé à la première rencontre n'étaient plus les mêmes.

J'étais seul, toujours, mais chez moi, accoudé à la fenêtre, tirant paresseusement quelques bouffées d'une cigarette. J'avais l'esprit vacant, mon regard n'était fixé sur rien de précis. Je faisais une pause avant de poursuivre les recherches pour une conférence prévue en novembre. J'avais trois mois devant moi et le sujet sur lequel je travaillais : la représentation de l'ombre dans l'art occidental m'intéressait. Je l'avais mis en relation avec l'événement survenu, lequel ne me semblait pas anodin. Dans quelle mesure mes préoccupations présentes n'avaient-elles pas exacerbé mon attention ou peut-être même trompé mes sens et provoqué une sorte d'hallucination ?

Quoiqu'il en soit, c'est sur le mur d'en face et en plein midi que je vis une forme se déplacer. Toujours sans consistance, elle faisait une tâche sombre sur la paroi ensoleillée. Je levais la tête au ciel, regardais de part et d'autre dans la rue pour repérer la chose à l'origine du phénomène. Je descendis les escaliers quatre à quatre pour observer attentivement la façade de mon immeuble et voir s'il était possible que ceci soit dû à une projection d'image à distance.

Pas plus que la première fois je ne trouvais réponse.

Je décidais alors de me concentrer sur cette forme mouvante afin d'en noter les principales caractéristiques. Remonté dans mon appartement, je pris un crayon sur la table et entrepris de la dessiner. J'abandonnais rapidement tant il était difficile de capter quelque chose de précis. Tout bougeait en permanence. Je remarquais toutefois un déplacement spiralé qui la faisait avancer en tournant sur elle-même, un peu à la manière d'une toupie, chaque étape marquée par l'observation d'un léger temps d'arrêt. Ce pallier imprimait une sorte de scansion du mouvement qui variait par ailleurs en fonction du rythme plus ou moins rapide de chaque révolution et des changements de direction qui pouvaient s'opérer.

Cette danse s'interrompit soudain sans que rien de perceptible n'en explique la raison. Je restais perplexe.

Dans la rue les gens passaient... Personne ne semblait remarquer cet événement étrange.

Tous suivaient leur chemin, les yeux fixés droit devant, pressés d'atteindre le but vers lequel les conduisait leur marche.

Je m'apprêtais à refermer la fenêtre lorsqu'elle réapparut plus loin, surgie de nulle part. Je décelais alors une autre particularité qui la différenciait d'une ombre portée dont elle avait

pourtant l'aspect et la consistance. Outre le fait qu'elle soit totalement détachée et apparemment non soumise à un référent, elle semblait aussi parfaitement autonome dans ses mouvements et ses déformations, comme douée d'une vie propre, non modifiée par les supports sur lesquels elle évoluait.

Je n'y comprenais rien mais mon attention en fût accrue. Il ne se passait pas un moment de la journée sans que je la cherche autour de moi et dans tous les lieux que je fréquentais. Cette attention porta ses fruits. Je repérais la présence non plus d'une ombre sans corps mais de plusieurs. Soit mon regard se faisait plus perçant et à même d'en capter le passage, soit leur nombre allait croissant.

Ce ne fût pas sans conséquence !

Mon attitude à l'affût, le sentiment d'être toujours sur mes gardes étonna mon entourage.

J'étais distrait, préoccupé, peu intéressé par les propos qui m'étaient adressés. Ma compagne fut la première à s'en apercevoir et à s'en plaindre. Mais je ne tins pas compte de ses plaintes. Il m'était presque impossible de me concentrer sur quelque chose d'autre. Je ressentais le profond besoin d'être seul pour m'adonner à ces observations comme à une activité coupable. Le regard et le contact des autres me gênaient. J'avais négocié avec la faculté un congé sous prétexte d'approfondir et d'achever mes recherches. J'avais laissé entendre qu'au-delà de la conférence, je préparais une publication plus étoffée.

Foutaises que tout cela ! Je ne parvenais pas à travailler et je ne voyais pas les journées passer tant j'étais possédé par leur présence.

Un soir où nous étions invités chez des amis, j'avais l'esprit ailleurs, toujours à la poursuite de ces taches lorsque Lucie, qui était assise à ma droite, se leva soudain et sortit en claquant la porte. L'éclat me fit revenir sur terre et je lus sur le visage de mes hôtes surprise et consternation.

Je dois dire en toute honnêteté que je ne compris pas sur le moment ce qui se passait.

Je n'avais pas répondu à une question qu'elle me posait, la dernière d'une longue série par laquelle elle essayait sans succès de me ramener à elle.

J'eus le sentiment ce jour là de me réveiller en reprenant contact avec une réalité qui était imperceptiblement mais irrémédiablement passée au second plan. Le bruit de la porte claquée avec violence annonçait une rupture.

Quelque chose basculait !

Dans un premier temps, je me berçais d'illusions et ne voulus pas y accorder trop d'importance. Elle reviendrait...Une simple dispute.....Je fus même, j'ose l'avouer, soulagé, enfin disponible pour mon inavouable occupation.

Seulement, au bout de quelques jours, je dus me rendre à l'évidence et prendre pleinement conscience de la situation.

La nuit tombait, j'étais seul, il y avait longtemps que la sonnerie du téléphone n'avait pas retentie. J'avais, petit à petit, fait le vide autour de moi. Et ce soir là, l'idée de rester sans compagnie m'effrayait. Cette compagnie que j'avais fuit les deux derniers mois me manquait cruellement. Je ne comprenais pas comment le monde autour de moi qui m'insupportait l'instant auparavant, m'était soudainement devenu indispensable. Il me fallait une présence quelle qu'elle soit.

J'émergeais d'un long sommeil et le retour à la réalité était rude, sans complaisance.

Je voulus réagir et pris le téléphone pour composer le numéro de Lucie. Comment n'avais-je pas senti le besoin de le faire avant ?

Elle partageait ma vie, avant son départ, mais nous avions gardé nos appartements respectifs. Une manière pour chacun de défendre son indépendance et de préserver ses jardins secrets, les miens auraient dû l'être moins !

J'étais envahissant et désordonné mais je connaissais la place de chaque objet et pouvais sans difficulté le retrouver dans le fouillis apparent. Une main étrangère aurait semé le trouble dans mes repères et il m'était difficile de le supporter. Lucie avait compris cela et tracé ses propres

itinéraires dans mon intérieur sans perturber les miens. Je lui en étais reconnaissant d'autant plus que je la savais aimer l'ordre sans excès et avec un certain bon sens.

La tonalité indiquait que la personne était absente. Je regardais l'heure, il était 22 heures. Je ne pouvais me permettre d'appeler n'importe qui après ces semaines de silence. Je pensais à Jean dont j'étais proche et qui pourrait peut être m'accueillir avec indulgence et m'écouter.

Lorsque sa voix résonna à l'autre bout du fil, j'étais dans un tel état d'angoisse que j'arrivais à peine à parler.

Il ne pouvait pas me recevoir mais conscient de mon désarroi, il m'accorda quelques minutes et écouta mon histoire ou du moins ce que je pouvais lui en raconter.

Mon propos était confus, tout se brouillait dans ma cervelle. Les phrases se bousculaient et l'histoire n'avait ni queue ni tête. Moi-même, je ne m'y retrouvais plus. Les mots une fois prononcés, les événements qu'ils essayaient de décrire me paraissaient absurdes.

Au bout d'un moment, j'entendis la voix de Jean me demander : « Tu as bu ? »

Je compris alors que mes efforts étaient inutiles. Il coupa court à la conversation par ces mots chargés de reproches :

« Il est tard ! Tu disparais pendant des jours et tu ressurgis ce soir pour me balancer une histoire tordue. Mets de l'ordre dans ta tête et rappelle-moi quand tu pourras penser de manière cohérente. »

Avant que je n'aie eu le temps de protester, il avait raccroché.

Je me sentais encore plus seul qu'avant.

Je décidais de sortir pour trouver un café.

Un peu de lumière et des êtres humains non loin de moi, cela suffirait dans un premier temps pour me relier à la réalité. Il fallait s'en contenter et cela valait mieux que rester enfermé dans ma boîte crânienne.

Le temps de prendre une veste et mon portefeuille, j'étais dehors. Je dévalais les escaliers. Ce départ était comme une fuite en avant.

Je parlais sans regarder en arrière, ne trouvant plus chez moi ce qui pouvait me procurer un peu d'apaisement. Je tournais en rond dans cet espace qui n'avait pas suffisamment de force pour me retenir et me libérer de l'emprise de plus en plus prégnante de mes pensées.

La présence d'hommes réunis dans ce café pour repousser un peu la nuit et la solitude, m'apaisa. J'en profitai pour réfléchir à la situation.

Les taches m'avaient envahie, je les voyais partout et leur présence m'empêchait d'avoir une quelconque occupation.

Elles emplissaient ma vie, toujours plus nombreuses, inaccessibles.

C'était une véritable obsession.

Je décidai d'aller voir un spécialiste des yeux et de la vision, j'eus peut-être mieux fait de consulter un psychiatre, mais il me semblait préférable d'éliminer tout d'abord une éventuelle cause physique. Je dois l'avouer, je n'y croyais pas vraiment.

Cependant, le simple fait de consulter un médecin me semblait être une démarche raisonnable qui me ramenait à la normalité, quelqu'en soit le résultat.

Les taches me paraissaient bien réelles et nullement dues à un dérèglement optique mais cette visite me permettrait de parler à quelqu'un et surtout de parler de ce qui me préoccupait autant. Je ne pouvais le faire avec n'importe qui.

Le rendez-vous fut fixé à 14h.

Lorsque je me présentai au cabinet la secrétaire me fit entrer dans une salle lumineuse occupée par trois personnes qui attendaient.

Je passais la demi-heure qui s'écoula avant que la porte ne s'ouvre pour moi, à observer les autres patients. Ce n'était pas tant leur apparence qui me retenait que leur comportement.

Deux femmes avaient ouvert un magazine et le feuilletaient, un homme plus impatient ne cessait de jeter des coups d'œil à sa montre.

Aucun d'entre eux ne paraissait voir l'ombre qui s'agitait au mur, en pleine lumière, juste en face de moi.

Comment ne pas la voir ?

Je commençais à m'agiter sur la chaise en proie à une nervosité grandissante.

J'étais à deux doigts de la désigner aux regards des autres afin d'en vérifier la présence. Quelque chose m'en empêcha. Je crois bien que c'est la peur d'être ridicule et surtout d'être seul à la percevoir, du moins d'en avoir désormais la certitude.

J'hésitais....

Qu'est ce que cette preuve m'aurait apporté ?

Je craignais d'en savoir plus et ne pouvais pourtant pas continuer ainsi.

Qu'est ce que je venais chercher ici ? Une réponse à ma convenance qui ne me bouscule pas trop.

Le docteur me fit enfin entrer.

C'était un homme sans particularité. Je trouvais ce fait même, rassurant.

Les quelques questions qu'il me posa concernant ma santé, mes antécédents pathologiques me mirent en confiance, quel paradoxe !

J'exposai le but de ma visite :

- « Il y a deux mois, j'ai été le témoin de ce qui me semblait être alors un phénomène optique dont je n'avais pas la clef. Son étrangeté a retenu mon attention. Quelques jours plus tard il s'est répété et depuis n'a cessé de m'accompagner au point d'envahir ma vie. »

- « Qu'en est-il exactement ? »

- « Je vois des taches sur les murs. Elles paraissent extraordinairement réelles, douées d'une grande mobilité et pourtant parfaitement intangibles, immatérielles, comme des ombres qui se seraient affranchies de leur corps et évolueraient en toute liberté. »

- « Nous avons quelquefois des taches sur la cornée qui ne sont rien d'autres que des imperfections que nous projetons sur tout ce sur quoi se porte notre regard. Comme si nous regardions le monde à travers une vitre un peu sale. »

- « Mais c'est bien plus que cela ! Je les observe depuis tout ce temps et je puis vous les décrire précisément. »

- « Allez-y ! »

- « Elles paraissent avoir une taille sensiblement humaine, leurs contours sont imprécis ou plutôt, ils paraissent tels en raison du mouvement incessant qui les anime. Leur déplacement est lent et sans but apparent. Soit elles bougent sur elles mêmes, soit elles évoluent latéralement sans jamais revenir en arrière ou changer de direction, une fois celle-ci choisie. Leur texture est uniforme, d'une sorte de gris qui se colore en fonction du support sur lequel elles se trouvent. Je les perçois le jour mais depuis quelques temps la nuit aussi, à la lueur des lampadaires ou à celle que projette, l'éclairage des vitrines. Leur nombre s'est accru, elles ne semblent pas avoir conscience les unes des autres, elles agissent comme des unités autonomes. Pas de mouvement coordonné, pas d'interférences. Je ne les ai jamais vus entrer en contact, se superposer. Si elles le font, ce n'est pas en ma présence ou je ne le perçois pas. Elles disparaissent toujours de la même manière, progressive. Le gris s'éclaircit peu à peu et la forme s'évanouit, elle persiste un temps sur ma rétine puis plus rien. Le sentiment d'un rêve qui s'incruste dans ma mémoire et quelques heures ou quelques jours plus tard ressurgit.

Quel sens donner à tout cela ? »

- « Sincèrement, je ne vois pas ce qui, du point de vue organique, pourrait générer de tels symptômes. Prenez vous des médicaments, certains psychotropes peuvent avoir des effets hallucinogènes ? »

- « Non ! »

- « Avant de tirer des conclusions, je souhaite vous faire passer des examens afin de vérifier la qualité de votre vue et un scanner pour vérifier le fonctionnement du cerveau. Peut-être

pourrons nous déceler quelque anomalie qui puisse expliquer vos symptômes, auquel cas, il sera possible de les traiter.

Dans le cas contraire, je ne suis pas sûr de vous être d'un réel secours.

Lorsque je sortis du cabinet, j'étais sûr d'une chose : je n'en savais pas beaucoup plus et les analyses ne donneraient rien de concret. C'est en effet la conclusion qu'elles apportèrent. Le problème se situait ailleurs et c'est à cet ailleurs là qu'il fallait que j'accède.

Jusqu'à présent, je m'étais contenté d'observer ces formes et de les laisser envahir ma vie.

Je pris la décision de leur accorder le moins d'attention possible. Elles faisaient partie de moi mais ne détermineraient plus aussi facilement le cours de mon existence.

Je renouais les contacts, repris mes activités, m'engageais de plus belle dans toutes les directions. J'eus les premiers temps l'impression de sortir la tête de l'eau, je mesurais ce faisant l'étendue des dégâts.

Ma compagne était partie et avait tiré un trait définitif sur notre couple. Mon remplaçant à l'université s'acquittait de mes tâches à la perfection et donnait toute satisfaction. Le trou laissé par mon absence s'était rapidement refermé. Tout allait sans moi comme dans le meilleur des mondes, ce qui ne flattait pas mon égo, loin de là, mais avait au moins l'avantage de me libérer de tout un tas de contraintes sociales qui, bien avant cette histoire, me pesaient.

Ce contexte là ne m'était pas favorable cependant je ne me laissais pas démonter. J'avais un peu d'argent de côté, de quoi voir venir, et relativement peu d'occasions de le dépenser. Nous avions projeté avec Lucie, un voyage en Argentine qui, vu l'état de la situation, n'était plus d'actualité.

Je me remis à fréquenter les bibliothèques et décidais d'achever la recherche que j'avais entreprise pour pouvoir la soutenir. Il n'était pas trop tard pour cela, du moins je l'espérais et je comptais là-dessus pour un retour officiel. C'était mon alibi. Il fallait qu'il soit crédible.

Je démarrais aussi quelques activités sportives. Elles devaient me permettre de retrouver une forme altérée par presque trois mois de vie désordonnée, sans repères concrets.

C'est d'ailleurs lors d'un entraînement au parc que je croisais Jean.

Il fut d'abord surpris, puis embarrassé. Je le mis de suite à l'aise, trop heureux de l'occasion et lui proposais, après le footing, de partager un café.

Nous courûmes ensemble sans parler. Je ne savais comment commencer, inquiet à l'idée de voir s'échapper cette occasion de rétablir les liens. Je décidais de ne pas aborder avec lui mes problèmes afin de mettre de mon côté les chances de retrouver une vie normale, des relations normales. Elles étaient à ce prix. Je ne voulais plus emmener le monde sur mon terrain mais au contraire et par tous les moyens, le laisser reprendre ses droits sur moi afin d'oublier l'aventure.

Un fois installés, l'un en face de l'autre, il alla droit au but :

- « Que s'est il passé ? »

Il me fallut beaucoup de courage pour éviter de répondre et minimiser la situation. Je mis mes errances sur le compte du surmenage et je lui affirmais que désormais tout allait bien. Il me sembla que je ne l'avais convaincu qu'à moitié. Peu m'importait, j'attendais autre chose de lui.

- « As-tu des nouvelles de Lucie ? »

- « Comment peux-tu me demander cela ! As-tu essayé de la joindre ? »

- « A plusieurs reprises mais elle n'est jamais là et ne répond pas aux messages que je laisse. »

- « Il y a plus d'un mois que je ne l'ai vue. Elle était très affectée par ton attitude. Elle n'existait plus pour toi, personne n'existait plus pour toi. Tu semblais préoccupé par quelque chose qui t'absorbait tout entier, le reste t'était indifférent. Peux tu imaginer ce qu'elle a du ressentir de colère, de désarroi et de tristesse face au mur que tu lui opposais ? J'ai su qu'elle

était partie en mission au Canada, une manière pour elle de fuir cette ville dans laquelle tu vivais. Elle était très amoureuse de toi, très fragile aussi. Depuis, je ne sais pas... »

- « Il m'est impossible d'expliquer ce qui s'est passé, pas encore, mais il me semble que c'est fini. C'était comme un passage à vide, un fragment de ma vie mis entre parenthèse. Il faut que je lance un pont au dessus de l'espace qui me sépare du temps d'avant la crise, c'est à cela que j'emploie aujourd'hui mes efforts. J'appellerai Julie, elle est sa plus proche amie, elle doit savoir quelque chose. Je n'ose pas m'adresser sa mère qui ne m'a jamais porté dans son cœur. Sans que rien ne soit vraiment dit, elle désapprouvait notre relation, elle n'a aucune raison de me faciliter la tâche. »

- « Tu peux compter sur moi mais ne laisse plus le silence et l'incompréhension s'installer. »

Cette entrevue m'avait apporté plus que je ne l'espérais. J'avais un accès ouvert sur ma vie d'avant. Jean, quoique prudent et réservé m'assurait sa présence. D'une certaine manière, je n'étais plus seul. J'avais cependant conscience qu'il s'agissait là d'un piètre garde-fou.

Sitôt rentré chez moi et porté par l'élan de cette rencontre, je composais le numéro de Julie Raine.

Elle répondit de suite mais il lui fallut quelques secondes pour me situer.

Le monde va si vite et les occupations se succèdent à un tel rythme que si les êtres qui traversent la vie des gens ne font pas un effort permanent pour persister, ils s'effacent et rien ne vient les retenir.

Trois mois avaient suffi pour me faire disparaître des mémoires... Le peu d'estime que j'avais de moi-même s'effiloçait encore.

Après s'être excusée, elle me donna les renseignements suivants qui furent le début d'une piste.

- « J'ai eu des nouvelles d'elle il y a deux semaines environ. Elle travaille dans une université à Toronto. Elle semble aller mieux mais elle a traversé une période de dépression après votre séparation. Elle démarre à présent une nouvelle vie et s'intègre plutôt bien à l'équipe de chercheurs qu'elle a rejoints.

Qu'as-tu l'intention de faire ? Crois-tu nécessaire de la replonger dans votre histoire alors qu'elle vient à peine d'en sortir ? Que peux-tu lui offrir ? Que peut-elle espérer ? »

- « Mais je ne voulais pas tout cela, j'ai besoin d'elle ! Tout s'est passé en dehors de moi-même, je ne sais comment l'expliquer. Elle n'était pas concernée. »

- « Elle était en effet si peu concernée par ta vie qu'elle n'y trouvait plus de place et à fini par en disparaître sans que tu t'en aperçoives. Tu auras besoin de trouver des arguments autrement plus convaincants pour te justifier. Après avoir laissé une situation se dégrader jusqu'au bout sans réagir, il paraît absurde de vouloir contre toute attente et alors que tout est consumé, ranimer la flamme. Il eût mieux valu agir plus tôt alors qu'il était encore temps !

- « Tu ne peux pas comprendre, je ne me suis rendu compte de rien, mon esprit était ailleurs, captivé par une autre réalité. Je n'ai pas pris la mesure de ce que je laissais de côté ni des conséquences.... »

- « Tu as raison, je ne peux pas comprendre et cela ne me regarde pas, je te souhaite plus de chance auprès de Lucie, tu en auras besoin. »

Je perçus dans ces derniers mots son désir d'écourter la conversation. Ils ne me semblaient augurer rien de bon, mais elle m'avait donné le nom de l'université et avec lui un moyen de joindre Lucie. Je ne pouvais plus reculer ni attendre encore, j'étais prêt à tout entendre et je savais que ce ne serait pas facile. Je n'avais aucun argument pour ma défense, aucune explication plausible à sortir du chapeau, mais il fallait que je sache s'il y avait un espoir. Si cela était, je me sentais prêt à tenter ma chance pour reconquérir ma belle, mais au fond, je me sentais plutôt défaitiste d'autant plus que si ces démarches m'occupaient et remplissaient une partie de mon temps, elles n'avaient pas pour autant réglé la question des tâches. Je vivais en

permanence avec elles et m'efforçais à tout moment de les faire passer au second plan, comme l'œil en accommodant fait la netteté sur les contours de l'objet qu'il considère et laisse flou ce qui se trouve autour.

Je ne me faisais aucune illusion sur la situation et n'imaginai pas pour l'instant proposer à Lucie, dans le cas très improbable où elle accepterait de m'écouter et un peu plus, de reprendre une vie commune. Je me sentais vraiment trop instable mais j'espérais, peut être à tort, que la réalité de ma vie passée pourrait reprendre ses droits et s'opposer à l'étrangeté insaisissable et peu compréhensible de ma vie actuelle. Je ne pouvais envisager faire table rase.

J'étais, en dépit de mon réel découragement, encore trop optimiste.

Je parvins à rejoindre Lucie trois jours plus tard, après m'être préparé, autant que je le pouvais à ces sortes de retrouvailles.

En l'écoutant, mon détachement me surpris, comme si avant même d'avoir essayé de lui parler, je savais cette entreprise vouée à l'échec et regrettais déjà de l'avoir engagée.

J'avais l'impression en parlant de m'entendre parler.

J'étais à la fois emporté par le flot de l'émotion et des souvenirs qui remontaient au son de sa voix, angoissé, presque paralysé à l'idée de ce qui était en jeu et spectateur, curieusement distant de ce pauvre type qui se débattait dans une situation sans issue.

J'avançais quand même avec l'énergie du désespoir, celle qu'éprouve un homme lorsque le sol s'effondre sous ses mots.

J'ai du mal à me souvenir de ce que j'ai pu dire, par contre, les paroles qu'elle prononça sont restées gravées en moi.

- « Tu n'existes plus pour moi comme je n'existais plus pour toi. La blessure a été profonde et la douleur violente, d'autant plus que je n'avais aucune prise sur toi, aucune explication, aucune phrase à tourner dans ma tête, mais aujourd'hui, c'est fini ! L'intensité du mal a permis un rétablissement radical. J'ai tourné la page, il n'y a plus rien à rajouter. »

Dans ce qui n'était pas dit, dans la véhémence du ton, je percevais de la colère. Je percevais le soulagement et la satisfaction à exprimer enfin la douleur vécue à celui qui en était la cause et aussi une volonté de faire mal en retour. Je m'accrochais à ce qui, dans ce besoin de vengeance, était peut être la preuve ultime d'une marque d'attachement. Mais en dépit de la confusion de mon esprit, je ne pouvais oublier la réalité des propos de Lucie.

Leur justesse, leur tranchant, leur froideur, ne laissaient la place à aucune faille dans laquelle j'aurais pu m'engouffrer.

Le lien avec ma compagne était bel et bien rompu. Je perdrais mon énergie à d'autres tentatives. Il me restait à accepter ce fait.

Elle me laissait brisé, obligé à aller de l'avant sans que rien ne me soutienne derrière. Les soubassements de ma vie passée continuaient à s'effriter.

Je rentrais chez moi et passais deux jours à dormir, d'un sommeil lourd et agité qui me laissait à chaque réveil plus épuisé. Je n'avais plus envie de vivre. Me lever me demandait un effort infini. Sans volonté et sans courage, j'abandonnais la place aux ombres qui me hantaient.

Elles s'étaient nourries de ma tentative à les mettre à distance et de l'échec qui l'avait clôturée. De plus en plus nombreuses, elles ne me laissaient aucun moment de répit.

Après quelques heures de rêves tourmentés, je me réveillais en sursaut. Le jour s'était levé mais il faisait nuit dans ma tête. Les ténèbres gagnaient progressivement l'espace qui me contenait, je ne savais où aller ni comment tout cela finirait mais je sentais qu'il fallait avancer encore, réagir, essayer...

Je pris une douche, je me rasais, je m'accrochais aux habitudes, cela me prit beaucoup de temps. Je m'appliquais à ne pas laisser mon esprit dériver et suivre ses chemins sans issue. Je me concentrais tant bien que mal sur le moindre de mes gestes et pour se faire, je repoussais à maintes reprises ce vers quoi me conduisaient les taches.

Elles étaient là, d'accord, c'était un fait ! Du moins pour moi et il fallait que je fasse aussi avec cette réalité là, mais il y avait aussi le reste : il fallait manger, sortir, continuer à vivre et trouver de l'aide à l'extérieur, n'importe où, n'importe qui, puisque seul je n'y arrivais pas.

Cette aide même si elle fut de courte durée, prit l'apparence d'une petite fille.

Je descendis les escaliers et sortis dans la rue.

A quelques pas de l'entrée de mon immeuble, une porte était ouverte sur un couloir qui desservait plusieurs appartements au rez-de-chaussée et d'autres à l'étage.

J'enregistrais en passant, du coin de l'œil, un mouvement qui m'intrigua suffisamment pour me faire faire marche arrière. Il était le fait d'une tache claire dans l'obscurité qui par contraste avec celles qui m'étaient familières, attira mon attention.

Je pénétrais à l'intérieur et découvris une fillette en robe blanche qui dessinait. Sa concentration était telle qu'elle ne tourna même pas la tête à mon arrivée.

Elle traçait sur le mur, avec une craie, les contours d'une silhouette ou plutôt d'une forme qui ressemblait de manière troublante aux taches. Je la regardais sans mot dire et la vis se déplacer pour en faire surgir une autre. Je ne voyais pas celles qu'elle avait peut être devant les yeux, je ne voyais que l'image qu'elle en donnait.

Lorsqu'elle eût achevé le deuxième dessin, je lui adressais la parole :

- « Qu'est ce que tu représentes ? »

Elle se tourna alors vers moi et me regarda avec étonnement

- « Tu ne le vois donc pas ? »

Le problème était bien là, qu'est ce que je voyais, qu'est ce que les autres voyaient, qu'est ce qu'il fallait voir ?

Je décidais de ne pas faire semblant. Parler avec cette enfant ne me paraissait pas dangereux. Quel âge pouvait-elle donc avoir ? Six ou sept ans, pas plus !

La réalité et l'imaginaire étaient ils bien distincts à cet âge là ? Et à 39 ans étaient-ils plus distincts ou tout cela n'était il en fin de compte que certitude superficielle et véritable illusion ?

- « Je vois souvent sur les murs des maisons, de mon appartement, un peu partout des ombres qui ont l'aspect de ce que tu as dessiné au mur. Elles bougent tout le temps, je n'arrive pas à en arrêter le contour, c'est la raison pour laquelle je m'étonne que tu y sois aussi bien parvenu. Est-ce qu'elles étaient là pour toi ? Les as-tu vues avant de les dessiner ?

- « Bien sûr qu'elles étaient là, elles sont toujours avec moi. Elles partent seulement quand je rêve. Dans mes rêves elles ne sont jamais là. Et toi, les tiennes comment elles font ? »

- « Les miennes se déplacent dans un monde qui semble bien à elles, jamais elles ne se heurtent à quelque chose de réel. Elles ne me voient pas. J'ai essayé de leur parler, de communiquer avec elles, mais elles m'ignorent. Elles sont de plus en plus nombreuses et cela m'inquiète parfois. D'autant plus que je me sens très seul. Jusqu'à présent, je pensais être le seul à les voir. Crois-tu qu'elles existent vraiment, qu'elles ne sont pas dans ma tête ?

- « Si elles sont dans ta tête, elles sont aussi dans la mienne. »

Une voix retentit qui appelait la fillette.

- « Il faut que je parte, maman m'attend. »

- « Je suis heureux de t'avoir rencontrée aujourd'hui et de pouvoir parler de tout cela avec toi. Dis-moi quel est ton nom, j'aimerais bien te revoir pour discuter encore »

- « Je m'appelle Laure, au revoir ! »

Je restais là à me demander si je n'avais pas rêvé et si ce n'était pas pure folie que de me raccrocher à l'univers enfantin. Était-il possible qu'il y ait vraiment un lien, que tout ceci ait une parcelle d'existence en dehors de mon esprit.

Le lendemain, je ne pus me lever. La fièvre m'avait pris dans la nuit. Des formes dansaient devant mes yeux fatigués, je ne savais plus distinguer ce qui était rêve et ce qui était réalité. Je

me sentais assailli, cerné de toutes parts. Mon front était brûlant, je souhaitais que cela cesse, que tout redevienne comme avant.

J'étais en nage. Je me levai en tremblant pour chercher une aspirine. La pièce se mit à tourner autour de moi, les murs basculèrent et leur mouvement incessant me donna la nausée. L'univers était déstabilisé, je ne trouvais plus de repères fixes. Le comprimé eut juste assez d'effet pour me maintenir la tête hors de l'eau. J'étais à deux doigts de céder à la panique et j'étais épuisé.

Lorsque le jour se leva, j'étais étendu, sans force sur mon lit. Celui-ci ressemblait à un champ de bataille.

Ce que le médecin me prescrivit pour soigner ce qu'il diagnostiqua comme une grippe fit tomber la fièvre mais me laissa sans force et désespéré.

Je traînais trois jours chez moi sans trouver l'énergie suffisante pour sortir.

Le quatrième jour, il faisait beau dehors, le soleil entra dans ma chambre. Lorsque je vis mon visage dans le miroir de la salle de bain, je le trouvais pâle, hagard, les yeux creusés, pas très beau à voir. Je pris le temps de me raser avec soin, comme si ce jour nouveau marquait un recommencement, un de plus, mais j'avais envie d'y croire et je m'appliquais.

Je me concentrais sur chaque geste, attentif au moindre détail. Retrouver un regard neuf et le porter sur toute chose. Je me sentais convalescent et pourtant toujours pas tiré d'affaire.

J'enfilais un pantalon, un pull-over, un manteau et je quittai l'appartement.

Encore une renaissance. Ma vie n'était qu'une succession de descentes abruptes et de remontées fragiles.

Me retrouver dans la rue me fit du bien. Le monde continuait sa course vers l'avant et j'en faisais partie. En sortant de chez moi, je sortais de mon crâne. Quelque chose existait en dehors de mes pensées. Des hommes et des femmes vivaient. Je m'étais isolé à un point tel que l'extérieur me paraissait être un rêve, sans matérialité. Seules avaient de la consistance ces formes qui dansaient devant mes yeux.

J'achetais le journal, quelques provisions pour remplir mon frigidaire dévasté. Ces actes simples en me reliant à la vie me faisaient toujours un bien fou. Comment avais-je pu en arriver là ?

Cette question revenait toujours lorsque je parvenais à m'extraire de cette obsession.

Comment vivre avec ça ? Était-il possible de s'en débarrasser ?

Ces visions étaient elles fondées ou le fruit de mon imagination ? Qu'est ce qui valait le mieux ?

Je tournais autour de ces questions et il faut bien le dire, je tournais en rond !

Je m'installais dans un café pour lire le journal. Même si je n'arrivais pas à me concentrer, le simple fait de tenir dans les mains ces rectangles de papier me rassurait. J'essayais de remettre mes pas dans des pas plus anciens, reprendre les habitudes qui étaient les miennes et qui, d'une certaine manière, me construisaient.

Je dois dire aussi qu'ayant réussi à m'extraire de mon appartement, je repoussais le moment où il me faudrait le réintégrer. Rien à l'intérieur ne me distrait de moi-même et des ombres qui m'assaillaient.

Là, j'écoutais les conversations des hommes accoudés au comptoir. Ils parlaient foot, commentaient quelques faits divers montés en épingle par les journalistes... Certains ne restaient qu'un court moment, histoire de boire un verre de blanc avant d'aller bosser, d'autres s'attardaient, des habitués. Aucune raison, autre que le besoin de changer d'air ou le sentiment d'avoir provisoirement comblé un vide et occupé le temps, ne décidait de leur départ. Ils cherchaient un peu de chaleur. Ils échangeaient le plus souvent quelques mots avec le patron lorsqu'ils entraient pour passer la commande et lorsqu'ils sortaient pour la payer, le reste du temps ils jetaient un coup d'oeil sur le journal qui traînait et s'abîmaient dans la contemplation du fond d'un verre qui apparaissait et disparaissait au gré des tournées. J'étais ce matin là étonnamment conscient de la présence des autres.

Les trois jours passés au lit, seul, donnaient par contraste du relief à toutes choses. J'étais presque heureux, dans l'instant, mon état me préoccupait moins.

Lorsque je sortis à mon tour du café, mes pas me conduisirent sans que je m'en rende compte devant l'immeuble où j'avais aperçu quelques jours plus tôt la fillette.

Tout était calme, j'entrais et fus surpris : le dessin n'était plus là.

Avait-il été effacé, recouvert ? Je m'approchais du mur pour essayer d'en retrouver quelques traces... Rien !

Je pénétrais plus avant dans la bâtisse me dirigeant vers l'endroit d'où provenait dans mon souvenir, la voix de la mère.

Une porte se dressait devant moi, je sonnais.

Un vieil homme vint m'ouvrir. J'entendis bien avant que la porte ne s'ouvre, le frottement des pantoufles sur le plancher et m'attendant à la présence d'une jeune femme, j'eus du mal à cacher ma surprise et mon désappointement.

- « Excusez moi de vous déranger, je cherche une fillette brune, d'environ sept ans, qui doit vivre ici avec sa mère et probablement son père. »

- « Il n'y a pas de fillette ici, le seul enfant qui habite cet immeuble est un bébé qui transforme une bonne partie de mes nuits en enfer ! Ses parents logent au dessus de mon appartement. »

- « Pardonnez moi d'insister, elle s'appelle Laure et dessinait dans l'entrée il y a quatre jours... »

- « Je vous répète qu'il n'y a pas de fillette de ce nom ou d'un autre ici ! »

- « Peut être était elle en visite chez l'un de vos voisins ? »

- « Vous pouvez toujours les interroger en faisant du porte à porte, moi, je n'en sais pas plus ! »

Lorsque le vieillard referma sa porte, le regard qu'il me lança était plein de suspicion.

Mais j'étais si intrigué par ce nouveau mystère que je suivis le conseil et me mis à sonner à tous les paliers. A l'exception de deux qui restèrent muets, tous les autres me donnèrent une réponse négative.

Je me promis de revenir plus tard en soirée pour questionner les locataires absents et ne rien laisser au hasard.

Je repartis, triste parce que j'espérais soulever un coin du voile en confrontant mes visions à celles de la fillette et en discutant avec ses parents, mais plus encore inquiet, me demandant si je n'avais pas rêvé et doutant de ma santé mentale. Une fois de plus renvoyé à moi-même, avec quelques questions supplémentaires.

Cela n'avait ni queue ni tête.

Les autres réponses furent identiques à celles déjà obtenues et les gens semblaient de bonne fois.

Bien décidé à ne pas lâcher prise, il m'en avait suffisamment coûté la dernière fois, je ne rentrais pas de suite, je m'attardais au bar fréquenté le matin même.

La clientèle avait changé, en partie du moins, l'humeur des gens aussi. Ils étaient fatigués, ils portaient sur leurs épaules une journée de travail de plus mais ils parlaient plus volontiers.

C'était l'heure de l'apéritif. L'alcool réchauffait les ventres et relâchait les tensions accumulées. Il faisait froid dehors et la chaleur qui régnait à l'intérieur apportait une sorte de bien être à cette population essentiellement masculine, un substitut de foyer.

Je m'étais assis au comptoir. Un de mes voisins en profita pour me demander une cigarette. Je n'en avais pas mais je saisis l'occasion pour entamer avec lui une conversation. Rien que de très banal dans les mots échangés, cela me suffisait pour le moment. Je pouvais faire illusion, aucune trace de ma folie intérieure ne semblait transparaître au dehors. Ce court échange m'apporta l'impression reconfortante qu'il m'était encore possible de vivre normalement parmi les hommes.

Le patron servait aux habitués, veufs ou célibataires peu portés sur les joies de la cuisine et néanmoins obligés de se sustenter pour vivre, un plat unique qui n'était pas d'un grand raffinement mais relevait d'une cuisine familiale honorable. J'en profitais ce soir là, retardant encore et encore le moment de rentrer.

Lorsque celui-ci vint enfin, je payais l'addition et sortis.

La nuit était froide, les quelques rues qui séparaient le petit bar de mon appartement furent vite parcourues, l'envie de m'attarder était contrée par la chute du thermomètre à mercure. Je me retrouvais chez moi et me laissais tomber sur le canapé, las de résister. Les taches nombreuses s'agitaient devant moi, je ne pensais même plus, la fatigue et l'incompréhension occupaient tout le terrain. Je restais un moment comme cela. Combien de temps ? Je ne saurais le dire lorsque je fus une fois de plus distrait par quelque chose de différent, de suffisamment différent pour me sortir de l'état de prostration dans lequel j'étais.

Ce n'était qu'une toute petite chose puisque j'eus du mal à la cerner, à identifier en quoi ce moment était différent du précédent.

Lorsque cela me fut possible, il me fallut un moment encore pour le mettre en mots. Le changement résidait en ce que jusqu'à présent ces taches étaient plates, uniformes, des surfaces dont l'étendue et les contours étaient variables et mouvants mais toujours sans épaisseur. Or désormais, elles m'apparaissaient en relief, comme si un modelé venait en sculpter la surface. Soit bosses, soit creux, l'effet optique marchait dans les deux sens. Etonné, je me levais et m'approchais du mur blanc de mon bureau qui en était le support, une surface de projection idéale.

Je tendis la main pour toucher ce que je voyais et reculai, surpris, lorsque sous mes doigts, la surface du mur accusa une dépression.

Le doute qui m'habitait alors se doubla d'une angoisse irraisonnée.

Jusque là, je pouvais encore me bercer de l'illusion que tout était le fruit d'un désordre visuel. Je ne savais pas véritablement si les taches étaient sur les murs ou si mon œil les projetait tout naturellement sur les supports vers lesquels se portait mon regard. A quelques incohérences près, cela pouvait marcher, Mais désormais, la déformation affectait un autre sens que celui de la vue, elle gagnait du terrain et n'en devenait que plus concrète. Je la touchais, elle avait un volume propre !

Ce volume était inscrit en creux sur la paroi du mur.

Dans les jours qui suivirent, ce phénomène ne se propagea pas, il ne concernait qu'une seule tache, celle sur laquelle je l'avais initialement observé. Elle avait cessé de se déplacer latéralement mais la cavité ménagée en son sein ne cessait, jour après jour de s'approfondir. Cette tache me fascinait, j'avais du mal à en « détacher » (le mot est bien choisi) mon regard. Mes activités avaient pourtant repris. Plus superficielles que fondées, elles me donnaient l'illusion d'occuper mes journées.

Leur déroulement s'organisait ainsi à quelques variantes près : après le petit déjeuner, je me rendais à la bibliothèque de 10h à 13h, j'avais poursuivi les recherches pour cette conférence sur laquelle je travaillais lorsque cela m'était arrivé. C'était le dernier travail en cours et j'espérais, dans mon désir de relier avant et après, le mener à terme. Le sujet s'y prêtait. Plus mes obsessions et mes recherches avançaient, plus les interprétations et lectures se multipliaient pour proposer une construction complexe voire difforme mais d'une certaine façon en accord avec ce que je vivais.

Je mangeais ensuite au petit café, le patron me réservait à présent une table près de la fenêtre, j'étais devenu un habitué.

Je retrouvais parfois Jean, l'après-midi. Nous nous étions rappelés et devant mon isolement et ma détresse, il avait accepté, sans que rien ne soit expliqué, de renouer nos relations. Son amitié m'était précieuse mais je ne me décidais pas à lui faire part de tout ce qui se passait en moi.

Peur de le perdre ?

Peur de passer pour fou ?

Peur de ne pas savoir expliquer ?

Peur tout simplement de ne pas être entendu, accepté.

Je préférerais me taire jusqu'au jour où cela ne serait plus possible.

Les jours où je ne le voyais pas, je faisais quelques courses si nécessaire et je marchais, je parcourais la ville de long en large pour ne pas me retrouver enfermé avec elles, le moment venait toujours assez tôt. L'invasion progressive de mon espace par les ombres me rendait claustrophobe. Etre à l'extérieur et en mouvement m'apaisait. La fatigue de la marche me permettait de trouver le sommeil même s'il était rare et agité.

Le moment le plus douloureux, maintes fois repoussé et jour après jour revécu, était celui où je rentrais chez moi et ouvrais la porte du bureau pour faire face à cette tâche qui avait décidé de se distinguer des autres, lesquelles avaient fini par faire partie de ma vie. Je les avais pour ainsi dire intégrées. Mais une fois cette habitude prise et un équilibre nouvellement et tant bien que mal installé, les choses avaient bougé remettant le reste en question, me bousculant encore, repoussant plus loin encore les limites du supportable pour un esprit aussi rationnel que le mien.

Devant moi le mur se creusait petit à petit, toujours plus sombre. La légère dépression des premiers jours laissait la place à une amorce de tunnel, je devrais dire un boyau qui ne s'enfonçait nulle part. Il occupait, dans la profondeur, un espace qui défiait la réelle épaisseur du mur qui séparait mon bureau de la cuisine. Les deux pièces étaient mitoyennes et de l'autre côté, rien !

Aucune bosse, aucun trou, rien n'affleurait.

Et pourtant ce n'était plus le bout des doigts qui tâtait une concavité légère mais mon bras tout entier qui s'enfonçait dans une cavité réelle d'un côté et qui n'existait pas de l'autre.

Je ne cherchais même plus à comprendre...

Quelques jours plus tard, posté devant ce trou, j'essayais vainement d'en deviner le fond. Il se prolongeait dans l'obscurité et je ne distinguais rien dans ce noir profond.

J'avais vu Jean deux heures auparavant, nous avons discuté de tout et de rien, j'avais pour la première fois orienté nos propos sur les tâches, sur cette tâche qui avait évolué d'une si étrange manière et en dépit de toute l'attention et la bienveillance qu'il avait mis à m'écouter, je ne pensais pas avoir réussi à le convaincre et je n'osais imaginer l'idée qu'il se faisait de moi.

La seule satisfaction que je retirais de cette conversation était d'avoir pu déposer à l'extérieur le témoignage de ce qu'était désormais ma vie.

Et si rien de ce que je lui avais dit ne lui avait semblé acceptable du point de vue de la raison, je lui savais gré de ne pas avoir essayé de m'objecter une explication complaisante dont le seul but aurait été de mettre sa conscience à l'abri.

Il me connaissait bien et si mes propos lui semblaient peu cohérents, mes traits creusés par la fatigue et les soucis et mon comportement délibérément calme et précis l'amenaient à ne pas prendre tout ceci à la légère.

S'il n'était pas convaincu par la réalité de mes dires, il ne pouvait douter du fait que moi, j'y croyais et je le laissais déstabilisé.

Si quelque chose m'arrivait, j'avais la certitude qu'il s'inquiéterait.

Je pensais à cela et à bien d'autres choses encore lorsque je pris la décision de ne plus rester à l'extérieur du phénomène.

Au point où j'en étais, il me semblait que si je continuais à le subir, mon énergie et ma raison s'amenuiseraient jusqu'à disparaître et me laisser nu dans la folie.

J'avais peut être atteint un point d'équilibre, le seuil, le dernier pallier où il est encore possible de réagir et d'inverser le rapport des forces.

Tout me semblait clair à cet instant là !

Je ne pouvais plus rester devant, il fallait traverser l'obstacle, le franchir.

Le trou s'ouvrait béant et l'exaltation qui précède les décisions importantes me précipita en avant. La jambe et les épaules d'abord, puis le corps tout entier. Immédiatement je me retournais pour voir derrière moi le bureau qui disparut rapidement sans que j'aie esquissé le moindre mouvement.

Ce constat et ce qu'il signifiait, l'impossibilité de faire marche arrière, faillirent avoir raison de moi. La terreur monta en moi, je crois bien que je hurlais mais l'espace dans lequel je me situais ne renvoya aucun cri. Mon cœur battait à m'en faire éclater la poitrine, je suintais la peur par tous les pores, ma gorge était si serrée que j'avais de la peine à respirer. J'étouffais, je ne savais pas si le manque d'air était la cause de cette oppression ou si une crise d'asthme resserrait les alvéoles de mes poumons. Il me fallut quelques minutes pour retrouver un semblant de calme et contenir la panique qui me submergeait en vagues successives. Je n'avais toujours pas bougé, le cataclysme était à l'intérieur de mon corps et il m'avait impérieusement figé et soumis au tumulte de ses mouvements propres. La conscience ayant refait surface et repoussé les assauts de la déraison, je commençais une lente progression. Le sol sur lequel reposaient mes pieds était ferme et les parois sur le côté curieusement extensibles au toucher, moites aussi.

Mais au fur et à mesure de mon déplacement, je sentais le sol réactif, accusant un peu plus que nécessaire le poids de mon corps en une sorte de prolongement du mouvement que j'initiais. Cela eût tout d'abord pour effet de me déstabiliser, j'avais le sentiment d'un terrain meuble tel les sables mouvants. Puis, cette élasticité ayant des limites, mon corps s'y adapta comme on apprend à marcher sur le pont d'un bateau ou à accompagner le pas d'un cheval. Il me semblait même que cette mobilité particulière de l'espace qui m'entourait donnait enfin matière à tout ce qui s'était passé dans ma vie.

La perte de repères, l'effondrement de ce en quoi je croyais, mon quotidien devenu trouble, je pouvais le toucher comme si cela était sorti de moi, posé devant moi, dissocié. Je fus rassuré un bref moment. Je retrouvais mes facultés d'analyse devant l'obstacle et l'énergie pour le dépasser. Je ne me battais plus avec un ennemi intérieur dont la défaite ne m'aurait pas pour autant rendu vainqueur.

J'avançais toujours, à l'écoute de toutes les sensations qui affluaient, mon corps devenait un extraordinaire récepteur. Mes sens étaient exacerbés.

Devant moi, rien de précis du point de vue de l'intelligibilité mais il n'était plus question d'intellect, je perdais peu à peu la notion du temps, totalement engagé dans ce mouvement de marche chaloupée.

Lorsque la raison prenait le dessus, j'angoissais, cherchant un sens à cette histoire et surtout une issue. Lorsque je lâchais prise, quelque chose d'instinctif remontait et m'enveloppait dans la certitude qu'il n'y avait rien d'autre à faire que continuer à avancer.

Plus de choix, plus d'alternative, un seul chemin !

Je ne peux dire combien de temps dura ce voyage. J'étais je ne sais quand, je ne sais où ! Je ne cessais d'avancer pendant plusieurs heures, plusieurs jours peut être sans ressentir ni la fatigue ni la faim. La marche m'avait envahi tout entier. J'étais bercé par le mouvement de mon corps qu'accompagnait celui du corps dans lequel j'étais. Il y avait entre les deux une étrange continuité.

La crainte s'était envolée remplacée par un apaisant sentiment d'évidence. Il ne pouvait en être autrement et cette réalité devenait tellement intense que tout le reste passait progressivement au second plan. Ma vie, mon appartement, ce qui restait de mes proches s'évanouissaient dans le lointain.

Qu'est ce qui me retenait encore ? Les quelques mois passés avaient été si difficiles à vivre et je m'étais senti si seul qu'il ne me restait pas grand-chose à regretter. Je ne laissais rien derrière moi.

Peut être ces moments n'avaient été que pour me préparer à celui là. Par contraste, ils en accentuaient la force.

Je n'avais plus besoin de rien, il me semblait avoir atteint une sorte d'équilibre. J'étais en parfaite osmose avec le milieu dans lequel je me trouvais. Tellement bien que je ne souhaitais pas que cela cesse. Cela aurait d'ailleurs pu durer toujours. Je ne me posais plus de question. J'étais en paix dedans. ...

Plongé dans cette béatitude, je finis par noter une petite modification sans en identifier l'origine. Puis je pris conscience du resserrement imperceptible mais progressif du couloir dans lequel j'évoluais. J'étendis les bras à l'horizontale pour mesurer l'espace latéral et vérifier ainsi ce que je ressentais. J'avançais encore un moment et l'hypothèse étant confirmée, je fus tenté de repartir dans l'autre sens. Faire le chemin à l'envers pour retrouver le bien être ressenti auparavant ou tout au moins un peu plus d'espace. Je poursuivis toutefois en pensant qu'il serait toujours temps de faire demi-tour s'il s'avérait qu'il n'y eût plus d'autre choix possible.

Les parois se rapprochaient à présent de mon corps. A la confiance et à l'abandon se substituait un curieux sentiment d'appréhension.

La relation optimale entre mon corps et le contexte dans lequel il se trouvait était dépassée. Je manquais ou plutôt je craignais de manquer de place et sentais monter en moi les bouffées d'angoisse.

Peur de l'étouffement... claustrophobie....

J'essayais de repousser les limites, d'agrandir l'espace en appuyant de toutes mes forces sur les côtés mais je n'obtenais qu'une courte réponse de la membrane qui se creusait sous mes assauts, les amortissait un peu et retrouvait rapidement sa forme première. Au-delà du court espace de réaction de ce matériau curieux, sa résistance réelle donnait à penser que sa structure était plus puissante que la mienne. Je perdais mon temps et mes forces à m'acharner ainsi.

Je pris le parti de continuer encore jusqu'à ce que quelque chose intervienne qui m'en empêche.

J'avais perdu la notion du temps. A posteriori, il me semble que le parcours en ce lieu que je tente de décrire dura plusieurs jours mais je pense aujourd'hui que ce temps n'existe pas. Pas au sens où nous l'entendons communément. Pas plus que ce lieu qui n'a aucune place concrète dans le monde dans lequel nous vivons et pourtant. ...

Les sensations que j'éprouvais alors, les efforts faits, le travail de la pensée à la recherche d'explications, tout cela me paraissait bien réel, distinct du rêve.

Moi, habituellement si peu attentif aux signes physiques, leur préférant les parcours de l'esprit, détachés des besoins premiers, évoluant librement dans des espaces infinis, moi qui palliais aux fonctions vitales d'une manière tout à fait fonctionnelle et qui réglait les éventuelles défaillances et somatisations à l'aide de pilules dont l'efficacité me dispensait de doutes et de questions, je me découvrais un corps qui avait pris le commandement et déterminait désormais l'orientation de mes actes.

Ma volonté ne le contraignait plus, il était devant et les pensées suivaient derrière.

Je progressais différemment.

Au départ, les seuls contacts avec le milieu se faisaient par les pieds. J'avançais librement dans un espace dégagé.

A présent, j'en étais arrivé à un point où mon corps entier touchait la paroi qui s'était resserrée pour ressembler à un goulot opalescent. Je m'appuyais sur les côtés pour avancer et ce faisant, je déclanchais toujours ce frémissement, cette réponse à mes mouvements qui donnait l'impression que l'impact de leur action se faisait avec un temps de retard. Il y avait comme une inertie de la matière qui restait un moment en suspens avant de réagir à la pression que mon déplacement engendrait.

Je me sentais obligé à plus de lenteur, chaque mouvement était en quelque sorte contrarié par les répercussions différées du mouvement qui précédait. Je mesurais immédiatement les conséquences de mes actes et devais négocier avec elles les actes suivants. Cette contrainte devint d'autant plus présente que l'espace autour de moi adhérait à mon corps. J'étais pris dans une gangue, douce au toucher, moelleuse, relativement confortable qui ne portait pas atteinte à mes fonctions vitales. Je respirais librement compte tenu de l'oppression née de la peur de la situation plus que de la situation elle-même. Cette gangue comme un tissu nourricier semblait m'apporter l'essentiel et en apparence ne me privait de rien excepté l'espace libre. Elle comblait peu à peu tous les interstices mais ne m'empêchait pas d'avancer. Elle avançait avec moi, presque à contre cœur, comme entraînée par l'impulsion de mon corps.

Il n'y avait maintenant plus de retour possible, la membrane m'entourait de toutes parts excluant un changement d'orientation. Il n'y avait plus non plus de chemin à suivre. Je me déplaçais en aveugle, un nageur aveugle traversé de sentiments contradictoires.

La peur ancienne, comme une vieille habitude prenait régulièrement d'assaut ma conscience, et déclenchait des charges d'adrénaline. Peur née de l'incompréhension, de l'impossibilité de mettre des mots et des images rassurantes sur la situation vécue, peur de l'inconnu, d'un avenir indistinct, de la mort probable.

A côté de cette réaction connue, presque logique, une certitude irraisonnée, inexplicable et rassurante devant l'inéluctable : pas de choix possible, plus de choix possible, une seule direction, alors forcément, la bonne !

La situation se modifia encore, le rapport de force s'inversa. Dans le couple (mouvement produit par moi / réaction enregistrée par la substance), le rythme s'intensifia et la confusion générée par le décalage fut telle qu'il me sembla à un moment donné que ce n'était plus moi qui décidait du mouvement mais que celui-ci se produisait en dehors de moi et qu'il déclenchait sous l'effet d'une onde, une réponse de mon corps qui se mettait alors en mouvement. Je n'étais plus maître de moi, l'avais-je jamais été ? Je me laissais porter, bercer, étonné de cette étrange coordination de mes membres qui agissaient sans que je leur en donne l'ordre ?

Dépossédé et spectateur impuissant.

L'issue, si issue il y avait, viendrait seule, je n'avais plus rien à faire !

Elle vint d'ailleurs plus vite que prévu.

Le rythme s'accéléra. J'étais vraiment secoué mais sans violence. Aucun angle, aucune aspérité, aucune dureté de la matière. Rien de solide, aucun relief sur lequel poser les yeux. Uniforme et infiniment blanc, opaque et lumineux à la fois.

La pression à la périphérie de mon corps était grande à présent, j'étais pétri de la tête aux pieds. L'objet d'un massage géant qui n'épargnait aucun centimètre carré de ma personne.

L'arrêt fut soudain.

La matière reflua pour me laisser seul, assis sur le sol, le corps encore frémissant de confusion.

Devant moi un trou, une ouverture.

La fin du tunnel ?

Pour me déplacer, il me fallait reprendre en main mon organisme tout entier et mes esprits. Après quelques minutes intenses d'immobilité et de silence, je parcourais à quatre pattes les quelques mètres qui me séparaient du bord de l'orifice.

Ma cuisine ! Elle était là devant et j'étais à peine étonné...

Rien n'avait changé en mon absence, tout était à sa place. Je sautais sur le sol et me retournais rapidement, juste à temps pour voir l'espace entr'ouvert se refermer derrière moi jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de ce qui avait été.

Je posais la main sur le mur, celui-ci était lisse et plat, dur. La cloison résonnait de mes coups sans révéler ce qu'elle enfermait. Je repassais dans le bureau, même constat, aucune trace.

Tout ce qui s'était produit tenait dans les quelques centimètres d'épaisseur du mur qui séparaient ces deux pièces de mon appartement.

FIN

Claire Viallat Patonnier